

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 27, numéro 1 (157), février 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31249ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 27(1), 181–188.

POUR NON-LISEURS

DIANE-MONIQUE DAVIAU
FRANÇOIS HÉBERT
JEAN LAROSE
FRANÇOIS RICARD
SUZANNE ROBERT

MARTHE
ROBERT

On n'est pas nécessairement d'accord avec toutes les positions de Marthe Robert, avec son freudisme, avec certains de ses jugements sur les œuvres ou les événements, bref, avec tout le détail des conclusions auxquelles arrive sa pensée. Mais devant cette pensée, devant le mouvement, la *vibration* perpétuelle qui anime cette pensée, quel ravissement! Troisième volume de son *Livre de lectures, La Tyrannie de l'imprimé* (Grasset, 1984) est le journal d'un esprit. Esprit sans cesse en chasse: de livres, de réalité, de soi-même, et surtout des *rencontres* entre les livres et la réalité, les livres et soi-même. Esprit foncièrement *indépendant*, dont la méditation s'exerce dans l'échange incessant, la passion de comprendre, le refus des programmes et des réponses toutes prêtes, la maîtrise et pourtant le soupçon du langage. La critique, ici, est proprement l'un des sommets de l'activité intellectuelle, supérieure peut-être à ce qu'on appelle un peu facilement la création. Mais ces deux choses-là sont-elles séparables?

F.R.

KLIMOV

Beau petit livre que celui d'Alexis Klimov, *Veilleurs de nuit* (Beffroi, 1984), qui contient deux confé-

rences sur Gabriel Marcel et Louis Lavelle, mais dont l'intérêt dépasse l'occasion, qui nous entraînent dans une réflexion profondément personnelle et généreuse sur notre temps. Mine de rien, à partir de «ses» auteurs, Boehme, le Hugo de *l'Homme qui rit*, Dostoïevsky et beaucoup d'autres, Klimov dénonce l'homme actuel, celui qui dort, l'homme des certitudes, de l'objectivation, les tièdes de tout acabit (mais peut-être y en a-t-il à toutes les époques?), et appelle l'homme du risque, celui que l'inconnu aime, le navigateur de l'absolu, sans doute celui que Daumal cherchait en soi-même quand il s'adonnait à sa «grande beuverie» ou quand il parlait en quête du «mont analogue». On aurait tort de ne pas lire Klimov très attentivement.

F.H.

ADOLF MUSCHG

L'œuvre d'Adolf Muschg, hétéroclite, colorée, est vraiment à l'image de son auteur. Muschg est un touche-à-tout. Avant de devenir en 1970 professeur de sciences littéraires à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, il avait enseigné en Allemagne, en Suisse, au Japon et aux Etats-Unis. Pendant trois ans, il a été membre de la commission chargée de préparer une révision globale de la Constitution suisse. Roman-cier, dramaturge, auteur de pièces radiophoniques et de télé-théâtres, essayiste, conférencier, préfacier (c'est lui qui nous a présenté le roman-essai *Mars* de Fritz Zorn), Muschg, à travers tout ce qu'il écrit, cherche à mettre de l'ordre dans ce qui nous entoure. «Je souhaite, disait-il un jour, que l'on puisse dire de l'un de mes livres (je ne l'ai pas encore écrit): ici, l'inventaire a été fait.» En montrant le monde tel qu'il est, Muschg arrive à faire entrevoir comment il pourrait être. Dans *Bayoun ou Le voyage en Chine* (Gallimard, 1984), une délégation suisse part à la découverte de la Chine d'après Mao et la révolution culturelle. Mais un matin, le chef de la délégation est trouvé mort dans sa chambre. A partir de ce

moment, le regard que chacun posera sur les autres, sur les choses, sur le pays dont on était venu faire l'«inventaire», ce regard changera radicalement. Pour le meilleur? Pour le pire? Il y a des moments dans ce roman que l'on savoure à la petite cuillère, lentement. L'analyse psychologique et sociologique ne nuisent jamais au déroulement du récit, admirablement mené. Muschg ne présente pas de bilan, il se contente de dresser l'inventaire le plus clairement possible. Avec une touche de tendresse et une bonne dose d'humour.

D.-M.D.

LETTRE inter- nationale

Sous ce titre paraît une nouvelle revue, dirigée par A.L. Liehm et Paul Noirot. Format presque tabloïd, maquette de Jiri Kolar (dont les merveilleux collages ornent abondamment le premier des deux numéros publiés jusqu'ici), mise en page étonnante, et des collaborations prestigieuses: Umberto Eco, Hans-Magnus Enzensberger, Juan Goytisolo, Philip Roth, Leonardo Sciascia, Italo Calvino, Nadine Gordimer, Panaït Istrati, Martin Walzer. C'est que *LET-TRE internationale* se donne un champ d'action très vaste: l'Europe intellectuelle. «Nous voulons, écrivent les directeurs, lancer un défi à ce qu'on pourrait appeler le provincialisme des grandes cultures», et donc recréer, dans l'ordre des échanges intellectuels, un peu ce qu'a été l'Europe des lumières: un espace de communication, d'ouverture et de curiosité mutuelles, une véritable circulation de la liberté. On peut s'abonner en écrivant au 14-16 de la rue des Petits-Hôtels, 75010 — Paris.

F.R.

VICE VERSA

La revue *Vice Versa* (même format que *Spirale*, mais plus volumineuse) comporte, dans son numéro

octobre/novembre 1984, une vingtaine d'articles des plus variés, rédigés en français, en anglais et en italien, ce qui la rend unique au Québec. Les *Visions toscanes* de Marie José Thériault, un article en italien sur le nouveau baroque, une interview du cinéaste Nanni Moretti (dont le film *Bianca*, présenté au Festival des films du monde de Montréal en août 1984, n'avait pas remporté le succès mérité), des entrevues avec les chanteurs-compositeurs Claudio Lolli et Giovanna Marini, avec la chanteuse polonaise Natasza Czarminska et avec le peintre Franco Stefano Filippi, des critiques de Wladimir Kryszynski et, surtout, un excellent article de Fulvio Caccia sur l'ethnicité comme post-modernité, voilà quelques-uns des volets qu'offre cette revue intéressante, bien faite et à contenu multiple. On lui souhaite longue vie!

S.R.

DES PRO- MESSES ET DES LIMITES DE L'ÉRUDI- TION

L'étrange et fascinant livre que le savant académicien Georges Dumézil, «spécialiste» des mythologies indo-européennes, publiait récemment, divisé en deux parties, porte uniquement sur quatre phrases, dont il fait la méticuleuse exégèse: deux sont tirées de Nostradamus, dont un segment donne son titre au livre, «... *Le moyne noir en gris dedans Varennes*» (Gallimard, 1984), prophétie concernant la trahison qui mènera à l'arrestation de Louis XVI et à sa décapitation; les deux autres sont tirées d'un dialogue de Platon, ce sont en fait les derniers mots de Socrate: «Criton, nous devons un coq à Asklépios. Payez la dette et n'oubliez pas.» L'enquête extrêmement complexe avance à différents niveaux: discussions entre savants, recherches philologiques, historiques... La

mise en scène de l'interprétation des textes («M. Espo-pondie sourit encore. M. de Momordy et moi, nous nous avouâmes impressionnés...»), qui rappelle la technique d'Edgar Poe dans les enquêtes policières de Dupin, donne à la pensée un contexte, ajoute ou retranche à l'objectivité de la démarche, la mine ou la fortifie. Cela trouble (rebute et fascine) comme de la chair qui se mettrait (mais de quel droit et comment?) à penser le monde. L'érudit n'est pas moins précaire que l'homme: si le roseau pense, il penche aussi, quand un fort vent souffle.

F.H.

M.M.

La lecture de *Lily Briscoe: un autoportrait* de Mary Meigs nous fait découvrir une femme pour qui la vie entière semble avoir été la grande œuvre à réaliser: s'exercer à la vie comme à un art, la pratiquer comme un métier exigeant, patiemment, en cherchant en toutes choses la meilleure façon de donner à cette vie une forme qui soit non seulement nette mais unique, originale, authentique. Le livre de Mary Meigs, magnifiquement traduit de l'anglais par Michelle Thériault (HMH, 1984), raconte le difficile cheminement d'une artiste peintre qui a choisi d'abord et avant tout ces trois voies se superposant peu à peu et qu'elle reconnaissait comme essentielles à la réalisation du projet de vivre: opter pour le célibat, devenir une artiste, et rester attentive aux multiples voix intérieures, quelque contradictoires qu'elles puissent être. *Lily Briscoe* nous fait côtoyer sa famille et ses amis, dont plusieurs artistes qui ont partagé sa vie pendant de longues années. Le regard qu'elle pose sur eux ne se contredit jamais: franc, lucide et chaleureux, il questionne davantage qu'il ne suggère de réponse. Le livre est dédié à Barbara Deming et Marie-Claire Blais.

D.-M.D.

HUMOUR

Quelles blagues faites-vous ces temps-ci? Portent-elles sur Turner, sur le pape? De quelle ethnie faites-vous votre bouc émissaire? Préférez-vous Sol à Gilles Latulipe? Dominique Michel à Woody Allen? Un roman arlequin à un poème de Nicole Brossard? Un article de Réginald Martel à un autre article du même? Mais c'est quoi au juste, l'humour? Ah! La revue *Thalia* de l'Université d'Ottawa prépare un numéro sur l'humour dans la littérature québécoise; et le thème de la prochaine rencontre québécoise internationale des écrivains, qui aura lieu à Montréal en avril, portera sur «L'écrivain et l'humour». Est-ce qu'on va enfin, après les recherches de Bergson, de Freud et d'autres, savoir ce que c'est? Parions que non si les gens qui vont se pencher sur la question de l'humour n'en ont pas le sens; le cas échéant, ce sera de la blague. Milan Kundera nous dit un jour que le numéro spécial de la revue *Liberté*, paru il y a quelques années, sur «Les femmes et l'écriture» était un de ses livres de chevet, parmi les plus drôles qu'il ait jamais lus. Il parlait très sérieusement. C'est sérieux, l'humour. C'est pas parce que c'est drôle que c'est drôle. Par ailleurs, c'est pas parce que c'est pas drôle que c'est pas drôle.

F.H.

QUI A PEUR DE L'ÉCRIVAIN

Aux *Herbes rouges*, cinq auteurs signent des pamphlets sous le titre: *Qui a peur de l'écrivain?* Qui, mon dieu! «Vous?» renchérisse les éditeurs sur la bande. C'est racoleur, mais les articles portent sur une petite dispute dans la chapelle de la modernité: on s'y bat avec des cierges, on s'injurie en latin, on se garroche des lampions. Jean-Paul II s'en mêlera-t-il? On n'a pas peur de ces écrivains-là. On est blindé. On vit le jour, ceux-là sont des rapaces nocturnes. Ils ont cependant leur utilité: ils s'entredéchirent. On les écouterait quand, au lieu de se gargariser de beaux

grands mots creux et de prendre à témoin le lecteur, ils lui parleront. Le sujet en vaudra certes la peine: quel est notre rapport au religieux dans nos sociétés largement profanes? Qui a peur de Dieu?

F.H.

LIBERTÉ ET LE PEUPLE

«Après une thèse sur Antonin Artaud et quelques communications sur le nouveau roman», Jacques Saint-Denis a décidé, pour des motifs «scientifiques, certes, mais aussi et surtout politiques», c'est-à-dire parce qu'il aimait le peuple, de consacrer ses travaux académiques à la littérature de masse. Ce n'est pas la CSN ni Centraide qui le paient pour cela, mais son université. Et voilà que Jacques Saint-Charles, n'écoutant que son amour du peuple, a lu avec un an de retard le numéro (hélas épuisé, car ce fut un best-seller) que LIBERTÉ consacrait en 1982 aux téléromans. Et l'ami du peuple de jeter les hauts cris. LIBERTÉ, dit-il, méprise les masses laborieuses, parce que LIBERTÉ n'aime pas ce qu'aiment les masses, ou du moins ce que les publicitaires, les programmeurs, madame Denise Filiatrault et Denis Saint-Eustache disent qu'elles aiment. Certains, lisant par hasard l'article de Charles Saint-Denis, ont crié à l'indigence intellectuelle des universitaires de province. D'autres, attaqué vicieusement la duplicité de l'auteur. L'équipe de LIBERTÉ, tout en regrettant encore une fois la pauvreté des attaques dont elle est l'objet mais devant néanmoins s'en contenter, s'insurge contre une telle discrimination à l'endroit de Charles Saint-Eustache! Il est vrai que le style est pitoyable et la langue incertaine. Avouons aussi qu'il manque à l'article d'Eustache Saint-Denis la cohérence du développement et que les articulations paraissent toutes gratuites. Concédonsons encore que le propos est mince et que l'appétit de l'auteur pour le pouvoir qu'il dénonce est mal dissimulé sous un masque d'apôtre. Mais enfin, il y a le fond, la pensée! Denis Saint-

Charles frappe fort, et il vise juste: oui, LIBERTÉ méprise la télévision de masse et refuse de confondre culture populaire et culture de masse. Et Eustache Saint-Charles a raison: LIBERTÉ a bel et bien dénoncé l'aliénation où la télévision entretient les masses. Elle est donc coupable, et doit être condamnée pour s'être désolidarisée des formes bêtes de la culture; coupable, cent fois coupable d'avoir dénoncé ce nouvel «opium du peuple», comme aurait dit Marx. Mais Denis Saint-Denis rate un peu la cible. Ce qu'il reproche surtout à LIBERTÉ, c'est que sa critique des téléromans ne se soit pas adressée au peuple qui les regarde, LIBERTÉ étant, comme chacun sait, une petite revue très chère, réservée à une poignée d'exploiteurs bourgeois. Or il faut, dit Eustache Saint-Charles, que les intellectuels sortent de leur «enclos» livresque et parlent directement au «prolétariat». Et cela, Denis Saint-Jacques le dit dans une communication prononcée à Vancouver devant les Sociétés savantes et reproduite, pour élargir le bassin des lecteurs prolétaires potentiels, dans la revue *Voix et images* (automne 1984). Le peuple est très content.

J.L. et F.R.